

Nous avons laissé la voiture sur un vaste parking à cette heure presque vide. Les touristes sont attendus pour la fin de matinée. Nous disposons d'une courte accalmie pour trouver une manière de porte d'entrée dans ce pays que les guides touristiques nomment sans aucun scrupule le « pays cathare ». La formule seule vaut toute garantie d'authenticité. Quant à cette montagne sacrée qui nous surplombe, et que nos regards découvrent à mesure que nous approchons, elle a fini par symboliser à elle seule la destinée de ces populations de croyants du sud de la France actuelle, persécutés par l'Église de Rome et ses puissants alliés, les rudes barons du Nord, puis la monarchie capétienne. Elle en est un raccourci qui saisit d'effroi le visiteur au seuil d'un sanctuaire où l'imaginaire contemporain accroche ses cortèges de visions ésotéristes et fantaisistes.

Par chance, la verticalité du lieu, sa propension à une sorte d'insularité au regard de toute tentative d'explication ou de récupération, semblent incarner des manières d'invisibles chiens de garde, aptes à décourager les tentatives de captations durables. Montségur s'élève devant nous dans sa nudité première, insaisissable et rebelle comme il l'a toujours été. Nous avons fait quelques pas pour nous engager dans le chemin qui

monte à l'assaut de la montagne, puis nous nous sommes assis dans l'herbe.

*

Jean-Philippe de Tonnac : Du haut de cette montagne, huit cents ans nous contemplent... La prise de Montségur date de 1244, si je ne me trompe. Sans compter l'histoire de cette montagne avant le siège, avant que ces hommes que nous appelons « cathares » ne l'adoptent. Nous avons pris place un peu à l'écart du chemin qui donne accès au château, mais où sommes-nous exactement ?

*Anne Brenon : Au pied du pog, un drôle de mot, qui n'est qu'une ancienne graphie occitane pour *pech* – en français, le puy. C'est-à-dire au pied de cette éminence rocheuse qui culmine à plus de mille deux cents mètres. En un lieu que le tourisme appelle le prat dels Cremats.*

Les cremats... ceux qu'on a brûlés ?

Bien sûr, le « pré des brûlés ». Mais c'est une terminologie qui date probablement de la redécouverte de Montségur à la fin du XIX^e siècle.

Ceux que nous appelons les cathares ont-ils été brûlés à cet endroit ?

À vrai dire, on n'en sait rien. Chroniqueurs et témoins disent seulement « à Montségur ». Un seul chroniqueur précise : « au pied de la montagne ». Mais qui pourrait

aujourd'hui situer avec précision ce « pied de la montagne » ? C'est peut-être ici, ou plus bas, ou derrière...

En face de nous, au-dessus de nous, la montagne magique du catharisme. Impossible de ne pas emporter avec soi son imaginaire. Montagne âpre, défensive, comme fermée de l'intérieur et qui, pour ces raisons, semble décourager les velléités d'ascension du visiteur.

Montagne de l'âme, qui inversement peut exacerber les curiosités, attirer vers le haut. Il n'y aurait pas de château au sommet, la beauté du lieu n'en serait pas moindre. Vues du haut de Montségur, les montagnes paraissent réellement bleues, surtout du côté de l'est. Mais c'est cette inaccessibilité, cette apparente invulnérabilité, cette beauté peut-être, qui constituent le défi que certains, dans l'histoire, ont voulu « relever », comme on dit aujourd'hui. Au sens propre comme au sens figuré. Bien avant que s'y établissent les hérétiques occitans, l'homme y a laissé des traces ténues de son passage. La montagne se voit de très loin, de partout à la ronde, comme nous pourrions nous en rendre compte au cours de notre périple. Elle a dû attirer l'attention très tôt, autrement dit dès l'époque où ces régions, ou les régions voisines, ont été habitées.

Face au défi que nous lance Montségur, nous sommes partagés entre le sentiment que rien ne nous résistera et le côté un peu vain de la démarche. Montségur, pour finir, gardera son secret...

Mais quel secret ? Si nous commençons d'abord par élaguer les faux secrets de Montségur, pour laisser fuser les vraies interrogations, ce serait un sérieux progrès, non ?